

## SI J'ÉTAIS REINE!

**S**i j'étais reine, impératrice, princesse!... ou seulement présidente... combien j'aurais l'existence heureuse! — Que de joies, de fêtes, de plaisirs! — Que de bien je pourrais faire!... — Que de bijoux, de parures, de bals, de toilettes!... — Quel bonheur je goûterais à être partout la première, à savourer le plaisir de la domination, l'ivresse du pouvoir... — Être reine! la reine! l'objet de l'attention, du respect de tout un peuple... Je serais adulée, encensée, personne n'oserait contredire ma volonté... Être la femme ou la fille d'un roi, d'un empereur!... Ah! s'il est des femmes trop heureuses sur terre, dont on puisse vraiment désirer, envier le sort, ce sont assurément les souveraines et les princesses, toujours, partout, fêtées, adulées, adorées, comblées par la Providence qui exauce tous leurs vœux, qui leur prodigue les biens les plus enviés et les plus désirables!

Combien y a-t-il de jeunes filles qui ont rêvé de ce sort brillant, dans le secret de leur cœur, éblouies par des visions de grandeur, de bonheur éclatant, d'ambition, par des rêves de luxe, de générosité?...

Assurément on peut dire : la puissance souveraine comporte tant de joies, de satisfactions, de bonheurs exceptionnels, accessibles à peu d'élues, que les douleurs et les souffrances qu'elles peuvent éprouver comme toutes les femmes s'en trouvent largement compensées.

Mais aussi peut-on répondre : il faut songer combien la part de pouvoir dont jouissent les souveraines est amoindrie et pour ainsi dire expiée par les lourdes responsabilités qu'elle entraîne, et dont le poids excède parfois les forces humaines. Loin de préserver d'aucun des malheurs et des maux communs à toute l'humanité, les situations les plus hautes et les plus enviées en attirent souvent d'inouïs et d'exceptionnels.

Cette causerie a la double intention de démontrer par d'illustres exemples combien il est peu

juste de s'écrier : « Heureuse comme une reine! » et ensuite de rendre, d'une manière générale, un hommage mérité à la force d'âme, à la valeur morale des femmes, en montrant de quelle résignation et de quel héroïsme elles sont capables en présence des coups les plus terribles dont la Providence puisse les accabler.

Celles qui pourront regretter de n'être point parmi les reines et les princesses — ces favorisées de la fortune, — n'ont qu'à interroger leur histoire, à évoquer leurs souvenirs; peut-être cesseront-elles alors d'envier l'auréole brillante qui a paré ces têtes royales et dont l'éclat a souvent — sinon toujours — dissimulé les plus cruelles meurtrissures du cœur, de l'âme et de la conscience.

Et voyons d'abord combien de souveraines veuves sont enveloppées de crêpes : l'impératrice douairière d'Allemagne, l'impératrice Eugénie, les souveraines de Russie, d'Italie... d'autres encore! Quelle sombre liste de grandeurs disparues, de bonheurs brisés!

On y peut d'abord remarquer deux femmes, deux impératrices d'un caractère très différent, Augusta, la veuve de Guillaume I<sup>er</sup> d'Allemagne, et Victoria-Frédéric, qui ont su, à travers les obstacles les plus insurmontables de leurs existences tourmentées, donner le noble exemple de la supériorité morale luttant avec la puissance matérielle.

Marie-Louise-Catherine-Augusta, reine de Prusse et impératrice d'Allemagne, fille du grand-duc de Saxe-Weimar, avait été élevée au milieu de ce foyer lumineux d'art et d'intelligence que fut la petite cour de Weimar. Lorsqu'elle épousa en 1829 Frédéric-Guillaume, prince royal de Prusse devenu roi en 1861, elle apporta avec elle le goût des choses de l'esprit; elle eût été l'étoile et l'inspiratrice d'une cour intellectuelle et lettrée. Mais la pauvre princesse se heurta dès l'abord à la brutalité de son entourage, et fut promptement reléguée dans l'ombre par la dureté du militarisme de



IMPÉRATRICE AUGUSTA.





l'empereur-soldat. Toutefois rien ne put étouffer en elle le culte de l'idéal; elle aima la France, dont elle parlait et écrivait la langue avec une extrême pureté. Elle se voua particulièrement à des œuvres de paix, de secours aux blessés. On peut se rappeler son rôle de douceur et d'apaisement quand elle s'interposa autant qu'elle le put faire en faveur de nos blessés et de nos prisonniers pendant la guerre de 1870.

\* \*

Mais l'impératrice Victoria-Frédéric eut une existence bien autrement agitée et cruellement éprouvée.

Fille aînée de la reine d'Angleterre, la jeune et belle princesse Victoria épousait en 1858 Frédéric,



IMPÉRATRICE VICTORIA-FRÉDÉRIC.

prince royal de Prusse. Idole de la nation anglaise qui se montrait fière de sa beauté, de son intelligence raffinée, de ses goûts délicats, son mariage, bien plus d'inclination que de politique, fut marqué par de grandes réjouissances publiques auxquelles prit part tout le peuple de Londres.

La voiture qui emportait les deux époux, jeunes, beaux, épris l'un de l'autre, fut escortée au départ des cris, des vœux, des hourras d'une foule enthousiaste qui remplit leur voiture de poignées de riz et de vieilles chaussures, les deux fétiches symboliques auxquels le peuple anglais attribue la promesse du bonheur souhaité aux nouveaux mariés. L'adorable jeune femme quittait son pays toute nimbée de joie et d'espoir.

L'Allemagne ne lui fit ni l'accueil, ni l'existence heureuse que méritait cette princesse intelligente, artiste et lettrée, esprit très avancé, empli d'idées et de projets dont la nouveauté, la grandeur et la générosité vinrent se heurter contre une barrière

une barrière d'étroitesse, de préjugés, de militarisme borné qui se changèrent en suspicion, en jalousie, puis en haine, contre « l'Anglaise » et « l'Etrangère » que l'on sentait légitimement ambitieuse d'un trône qu'elle se savait capable d'occuper avec supériorité.

Mais à la veille d'y monter enfin elle voit son époux frappé soudain par un mal implacable, et toutes ses aspirations vont s'engloutir dans une tombe.

Emue d'une pitié douloureuse, l'Europe entière a suivi l'inénarrable calvaire de cette femme qui, reine et mère, semblait avoir épuisé toute la douleur humaine. Elle a dû admirer Victoria-Frédéric qui montra dans ce drame poignant de San-Remo et de Charlottenbourg une élévation d'âme et une grandeur morale auxquelles peuvent atteindre bien peu de créatures humaines.

Pendant de longues journées, de douloureuses veillées, elle disputa à une mort affreuse le mari qu'elle chérissait et, surcroît ajoutée à ses angoisses d'épouse, elle voyait tomber de son front la couronne attendue depuis vingt ans, le lendemain du jour où elle avait enfin pu la ceindre. Il semblerait que par un effort de volonté tel qu'un mourant peut en avoir dans un but de sublime tendresse, l'infortuné Frédéric eût éloigné la mort de quelques jours afin que sa compagne si dévouée et si violemment aimée obtint au moins le rang et le titre d'impératrice.

Au milieu de ces péripéties tragiques, elle sut toujours rester digne d'elle-même et supérieure à son infortune.

Poursuivie encore par de redoutables ennemis, dont le prince de Bismarck se montra le plus acharné et le plus terrible, car il craignait le revirement de son influence sur le jeune souverain son fils, elle se vit exilée de la cour, en complète disgrâce, elle la mère de l'empereur ! Sa fermeté courageuse et son haut caractère ne reculèrent pas devant cette lutte douloureuse; son puissant ennemi dut plier. Le seul adversaire qu'a rencontré le chancelier de fer a été une femme.

Mais l'auguste veuve de Frédéric III estimait qu'elle n'avait plus de rôle à jouer et, depuis lors, elle erre, effacée, inconnue, trainant sans but la tristesse de sa vie, dans cet empire où elle avait rêvé tant d'action féconde et bienfaisante.

Nul ne saurait dire ce qu'elle eût été si elle avait donné sa mesure tout entière; elle a du moins laissé l'impression qu'elle eût marqué sa place à côté des plus grandes souveraines.

\* \*

Une véritable fatalité ne paraît-elle pas s'attacher aux femmes qui portent la couronne de Russie ?

Le grand-duc Alexandre, l'héritier du trône, est envoyé par son père le tsar Nicolas I<sup>er</sup> visiter les cours étrangères et fortifier sa santé par les



voyages et la distraction ; il s'arrête à la petite cour de Hesse-Darmstadt. Tout en causant avec le grand-duc Louis II dans son cabinet de travail, il lève les yeux et aperçoit une petite main qui soulève la tapisserie, un visage charmant qui s'avance pour disparaître aussitôt, effarouché. Mais déjà le



IMPÉRATRICE DE RUSSIE, VEUVE D'ALEXANDRE II.

jeune prince a reçu le choc ; il revient fiancé à la fille du grand-duc Louis.

C'est ainsi que la princesse Marie de Hesse-Darmstadt devint par l'amour la tsarine de toutes les Russies. Le cœur d'Alexandre II l'avait élevée à ce sommet d'où elle pouvait contempler quatre-vingt millions d'hommes à ses genoux.

Une cruelle déception devait briser cette félicité trop grande pour être durable : à la cour de Russie, une autre femme, toute jeune, belle aussi, éprise avec exaltation de l'empereur, parvint à détourner le cœur du souverain. Malgré l'amertume de ses douleurs et ce qu'elle eut à souffrir d'une telle situation, la tsarine Marie resta toujours tendrement attachée à son époux et s'absorba dans le plus saint, le plus pur des sentiments, la tendresse maternelle.

Une bombe nihiliste éclate... l'empereur tombe et la souveraine tombe du même coup, broyée, anéantie, pour disparaître ensuite dans le silence et l'obscurité d'une retraite profonde.

\*\*\*

Le souverain du petit Etat de Danemarck possédait une famille nombreuse, et ses filles, de ravissantes princesses, étaient élevées avec tendresse dans la famille la plus unie, de mœurs pures et de goûts simples. L'aînée épousa le prince de Galles, l'héritier présomptif de la couronne d'Angleterre.

Mais, plus belle encore que sa sœur, la déli-

cieuse princesse Dagmar, fille, sœur et belle-sœur de rois, est choisie par le plus noble et le plus touchant amour pour devenir la compagne d'Alexandre III. En montant sur le trône de Russie, en 1866, elle prend suivant l'usage un nom nouveau : la grâce et la beauté de Marie-Feodorowna illuminent la brillante cour du Nord.

Chaque année, à l'époque des vacances, elle revenait avec bonheur dans cette patriarcale famille composée de princes, de rois, de reines, d'empereurs, qui se réunissaient, accourant de toute l'Europe, et se pressaient autour du vénérable roi Christian IX et de la bonne reine Louise, tous deux idoles de leur fidèle et brave petit peuple.

On passait les jours de la façon la plus simple et la plus familiale dans le vieux château féodal de Fredensborg, en se reposant des ennuis de l'étiquette et des soins du pouvoir par les plaisirs de la chasse et de la pêche. Reines et princesses, vêtues de toile ou de mousseline, causaient entre elles, lisaient, se promenaient sous les antiques ombrages. Le roi de Grèce et le prince de Galles allaient ensemble chasser ou pêcher ; l'empereur Alexandre III, muni d'un petit panier, préférerait s'en aller seul à la chasse aux champignons, son mets de prédilection, ou bien il guidait ses jeunes enfants dans quelque longue excursion à pied, à travers la forêt.

Cette existence délicieusement douce et calme enchantait les princesses et reposait les souverains, car il était convenu que la politique serait



S. M. LA TSARINE, FEMME D'ALEXANDRE III.

rigoureusement bannie pendant toute la durée du séjour à Fredensborg. Au milieu du groupe de la famille, rayonnait la radieuse figure de la jeune tsarine.

Au comble du bonheur, mère heureuse, souveraine adorée, un coup terrible vient la frapper...



un mal inattendu, mystérieux, terrasse auprès d'elle le colosse impérial, le « bon géant » qui la chérissait comme au premier jour, et après des angoisses coupées d'espoirs vains, la mort la jette désespérée au pied d'un cercueil.

Il lui faut traverser lentement tout l'immense empire, escortant ce cercueil dans le plus douloureux des pèlerinages. A peine est-il déposé pieusement dans son dernier asile, que la veuve inconsolable doit assister à l'intronisation d'une autre tsarine, jeune et souriante, la femme de son fils. Puis il lui faut disparaître bien vite, enveloppée de crêpes funèbres, dans l'ombre noire de l'oubli dont elle ne devra plus sortir. Et, douleur qui vient s'ajouter encore à son désespoir sans borne, elle voit son autre fils, un prince jeune et beau, dévoré par l'inexorable phtisie, chercher en vain un climat adouci, pour prolonger un reste de vie !

Tout avoir, et tout perdre, semble avoir été la devise infligée par la malédiction du sort à ces malheureuses princesses.

Dans son deuil et sa retraite, Marie-Feodorowna s'est consacrée au développement des institutions de bienfaisance fondées par Catherine II et augmentées déjà par l'impératrice Marie, femme de l'empereur Paul I<sup>er</sup>. Protégées par toutes les souveraines de la Russie, les cinq maisons fondées à l'origine ont depuis tellement prospéré, qu'elles atteignent maintenant le chiffre de 509. Le budget de ces institutions philanthropiques de genres très variés s'élève aujourd'hui à vingt millions de roubles, et l'Exposition de 1900 nous a montré, dans le beau pavillon dit « de l'impératrice Marie » l'admirable fonctionnement de ces œuvres d'un exceptionnel intérêt.

Hélas ! le plus heureux, le plus intelligent exercice de la charité peut-il jamais guérir les blessures faites par un si cruel destin ?

\*\*\*

N'est-elle pas plus tragique encore, la destinée de cette ombre douloureuse, de cette charmante fille du roi des Belges et de la bonne reine Louise, fille de Louis-Philippe, dont le nom reste vénéré de son peuple ?

La princesse Charlotte n'avait pas encore achevé son éducation ni paru à la cour quand on la maria au prince Maximilien d'Autriche. La fête des fiançailles fut la première où on la vit apparaître, épanouie et souriante, gardant encore la grâce juvénile de la première jeunesse, et croyant voir briller devant elle les longs espoirs d'une existence toute de félicité.

Son bonheur fut de courte durée !

Désolée de voir que le ciel ne bénissait pas son union, la princesse Charlotte se laissa séduire par d'ambitieuses visées ; elle rêva de renouveler les chevaleresques aventures que conquérants espagnols du xvi<sup>e</sup> siècle en poussant son mari, un

cadet d'Autriche, à s'en aller vaillamment avec elle chercher une couronne au Mexique.

L'histoire raconte les péripéties terribles de cette aventure qui coûta si cher à la France. Le bruit courut alors qu'une main vengeresse avait versé un poison des tropiques pour communiquer la folie à celle qui avait provoqué l'invasion du Mexique ; c'est fort possible, beaucoup l'ont cru ; mais n'y eut-il pas dans cette guerre lamentable, ses cruautés, ses luttes, ses représailles, assez d'angoisses, de secousses, de terreurs, pour causer le trouble moral qui terrassa l'infortunée princesse ?

La malheureuse impératrice Charlotte, victime



IMPÉRATRICE CHARLOTTE DU MEXIQUE.

de combinaisons politiques où a sombré sa raison, n'est plus qu'un spectre tragique qui erre, l'œil hagard, en cheveux blancs, la folie au front, dans les allées désertes d'un parc où elle semble chercher un fantôme, où, dans sa démence, elle appelle encore Maximilien. La mort, qui fauche tant de jeunes vies précieuses, semble ironiquement refuser cette triste proie.

\*\*\*

Qui donc oserait compter les courts instants de bonheur qu'a pu goûter l'impératrice Elisabeth sur le trône magnifique d'Autriche-Hongrie ?

Il y avait une fois, comme disent les contes de fée, un roi de Bavière qui avait pour filles les quatre princesses les plus belles du monde et les mieux douées. Celle qui épousa François-Joseph d'Autriche fut une femme idéale, une vision exquise et poétique ; sa merveilleuse beauté éclipsa celle même de l'impératrice des Français. Enlevée en triomphe de son pays par un prince qui en fit son idole, elle s'abandonna avec une fierté joyeuse



à un bonheur sans nuages qui lui semblait aussi devoir être sans fin.

Mais bientôt un caprice passager de l'empereur pour une autre femme vint briser son cœur et sa fierté, brusque réveil du rêve enchanté où elle vivait.

Si la fière Elisabeth pardonna, jamais elle ne put oublier.

Plus tard, la perte d'une enfant chérie, morte à l'âge de douze ans, mit dans son cœur et sur sa vie une ombre noire que rien ne dissipa depuis. Elle ne parut plus aux fêtes de la cour ; jamais une fleur, ni un joyau n'orna cette tête charmante et mélancolique ; elle ne voulut plus porter d'autre couronne que cette chevelure incomparable qui pouvait l'envelopper tout entière comme un manteau royal.

D'une rare culture d'esprit, artiste et lettrée, helléniste enthousiaste, éprise de poésie, amazone intrépide, ayant reçu en partage tous les dons qu'une femme peut souhaiter, l'impératrice Elisabeth d'Autriche passa sa triste vie à errer en Europe après l'affreux et mystérieux drame de Meyerling : assassinat ou suicide de son fils Rodolphe ; elle traînait avec elle son inguérissable douleur, n'aimant plus que l'apaisante solitude.

Frappée par une main idiote et scélérate, une mort tragique et soudaine termina son existence

lamentable, laissant un deuil nouveau accabler sa sœur, Sophie de Bourbon, veuve du roi de Naples.

D'une beauté presque égale à celle de sa sœur Elisabeth d'Autriche, la reine Sophie fut cette héroïne au cœur vaillant qui, sur le rocher de Gaète, lutta la dernière pour l'indépendance des petits Etats italiens ; dédaigneuse des boulets piémontais, elle passait à cheval à travers le feu, comme aujourd'hui elle passe calme et silencieuse

à travers notre société fiévreuse, agitée, à travers notre Paris tumultueux et brillant. Après avoir trôné dans les palais ensoleillés de Naples, la reine Sophie est réduite à vivre chez nous dans une banale chambre d'hôtel. S'enveloppant dans une retraite encore plus profonde depuis l'affreuse mort de son autre sœur, l'infortunée duchesse d'Alençon, brûlée vive dans l'incendie du Bazar de la Charité, l'ex-reine de Naples vit absorbée par les souvenirs et les regrets, entourée d'un nombre restreint d'amis fidèles au malheur.

De ces trois charmantes princesses, deux ont péri d'une mort affreuse, la troisième a vu sa grandeur, sa gloire, sa félicité, s'effondrer dans les

pires catastrophes. Toutes trois ont vu leur vie ou leur bonheur finir dans le feu, le sang et les larmes.

PIERRE DE GAMOND.

(La fin au prochain numéro.)



IMPÉRATRICE ÉLISABETH D'AUTRICHE.



## AU BAL

*Elle était petite et si délicate,  
Avec de grands yeux pétillants d'esprit,  
Sous un front poli, doux comme l'agathe,  
Qu'au premier regard on était séduit.*

*Sur le piano, sa main fine et blanche  
De ses bonds légers fascinait mes yeux,  
Tandis que sa voix montait chaude et franche,  
Emportant mon âme au plus haut des cieux.*

*Ce qu'elle chantait, je ne le sais guères,  
Sait-on ce que dit le ruisseau chanteur ?  
Et que sont des mots profonds ou vulgaires  
Lorsque l'harmonie a touché le cœur ?*

*Dans le bal entier, je ne voyais qu'elle ;  
Quand j'offris mon bras, je n'osais parler ;  
Je croyais sentir le duvet de l'aile  
D'un petit oiseau prêt à s'envoler.*

JULES GUILLEBERT.





## FLEURS FANÉES

SUITE



Elle la regarda avec une sorte de stupeur malade.

Que venait de lui dire cette enfant pour lui causer une telle surprise ?

A quelle secrète pensée, à quel désir inavoué, enfoui au plus intime de son cœur, avait-elle touché sans y prendre garde, en se jouant ?

Ce regard fut pour Marthe une véritable révélation.

Elle devina que le sentiment premier, le regret

du bonheur perdu, endormi en apparence, veillait toujours au fond de ce cœur douloureux.

Et elle eut conscience de son propre pouvoir ; elle eut l'intuition du rôle qu'elle pouvait jouer, qu'elle était appelée à jouer.

Elle vit, sous l'éclair d'une illumination, dans une immense allégresse, la réalisation de son vœu le plus cher, l'accomplissement de l'œuvre à laquelle elle avait résolu de se vouer et dont rien, pas même cet autre amour éclos en son cœur, ne la détournerait désormais.

— Ce temps-là ne peut revenir, ma fille, reprenait M. d'Elven d'une voix brisée. Le bonheur ne retourne pas en arrière, les jours ne rebrousse pas chemin. Il faudrait un miracle pour ranimer ce qui est mort, dans le passé, et Dieu ne prodigue pas les miracles.

Son front se pencha de nouveau sous le poids de l'inexorable certitude ; sa tête retomba sur sa poitrine. Il mit le volume aux mains de Marthe, en concluant avec une brusquerie farouche :

— Tiens, emporte ce livre et laisse-moi. J'ai à travailler.

Marthe ne pensa point comme son père ce jour-là, non plus que les jours suivants. Sortie du cabinet de travail et remontée dans sa chambre, elle put reporter sa pensée sur cet incident imprévu et en apprécier toute la portée.

Ainsi, il était hors de doute que le chagrin dévorait l'âme de Pierre d'Elven et qu'il pleurerait la perte de sa primitive félicité. Elle savait que

les larmes tombées de ses yeux prenaient leur source dans la mémoire des jours heureux, de ces jours où l'amour partagé éclairait sa maison des plus pures clartés et la réchauffait de ses flammes. Et cette mélancolie n'était pas propre à son père seul. Que de fois n'avait-elle pas vu les paupières de M<sup>me</sup> d'Elven rougies par des pleurs qu'elle s'empressait d'essuyer, n'avait-elle pas entendu des soupirs s'exhaler de la poitrine oppressée de sa mère !

Donc ils souffraient l'un et l'autre ; ils souffraient du même mal et par la même cause. C'était là une raison de plus pour exciter la tendre compassion de Marthe, pour aviser son désir de mettre un terme à leur commune douleur, de se faire la messagère de paix entre leurs mutuels griefs.

Mais quels étaient ces griefs ? Cela, elle l'ignorait encore.

La pensée lui vint de retourner auprès de M<sup>me</sup> de Brives, de l'interroger de nouveau afin d'en apprendre davantage, de lui faire part de sa propre découverte. Elle se résolut à mettre ce projet à exécution. Aussi bien l'occasion allait-elle s'offrir à bref délai. L'obligation d'une visite à des parents habitant Grasse avait retenu les deux jeunes filles et leur mère absentes de Nice pendant plus d'une semaine. On devait avoir, de part et d'autre, grande hâte de se revoir.

Marthe décida donc qu'elle serait la première à accueillir ses cousines dès leur retour au quai Saint-Jean-Baptiste.

Elle n'avait plus eu d'entretien avec son père sur le délicat sujet. Comme s'il avait prévu que sa fille renouvellerait ses questions et qu'il les eût redoutées, M. d'Elven sortait presque constamment aux heures où Marthe pouvait l'approcher en tête-à-tête. Son humeur même, jusque-là très égale, paraissait s'en ressentir. Il avait des brusqueries soudaines et même des accès de mauvaise humeur inexplicables. Il lui arriva, en une circonstance, rencontrant Marthe qui descendait au jardin, l'ouvrage de Lamartine à la main, de lui dire sur un ton dont l'ironie était un peu amère :

— Tu dois les savoir par cœur, toutes ces *Méditations*, je pense.

Marthe aurait pu lui répondre qu'en dépit de son admiration pour le grand poète, c'était pour



la première fois, depuis leur entretien, qu'elle ouvrait le précieux volume.

Mais une telle réponse eût été l'aveu que la lecture des admirables vers n'offrait pour elle qu'un intérêt secondaire, et que ce qu'elle était venue chercher, avant toute chose, dans son cabinet de travail, c'était la clef de l'énigme qui, depuis si longtemps, torturait sa pensée.

Marthe ne releva donc le propos que pour dire avec enjouement :

— Il est certain, papa, que, s'il y a un second volume, je le lirais bien volontiers, car je serai bientôt au bout de celui-ci.

M. d'Elven ne devina pas la petite ruse de cette phrase ingénue.

— Qu'à cela ne tienne ! répliqua-t-il en riant. Tu auras le second volume et même tous ceux qui viennent après, puisque tu as tant de goût pour le chantre des Lacs, et autres lieux humides, où l'on pleure.

Et, se reprenant, il ajouta :

— Tu peux même l'avoir tout de suite, si tu le désires. La porte de mon cabinet est ouverte ; celle de ma bibliothèque aussi. Tu trouveras la clef dans la serrure. Tu n'auras donc qu'à te servir.

Il mit un baiser sur le front de sa fille et s'en alla.

Marthe écouta le bruit de ses pas sur les marches du perron, sur le sable de l'allée. Pour être bien sûre qu'il ne reviendrait pas de si tôt, elle monta, tout d'une haleine, jusqu'à la terrasse supérieure et le regarda s'éloigner sur la promenade blanche de soleil.

Alors, elle redescendit, riant en elle-même du succès de son innocent stratagème.

M. d'Elven ne venait-il pas de lui octroyer d'un seul mot la permission de fouiller sa bibliothèque particulière ? Par la première découverte qu'elle y avait faite, Marthe augurait bien de la suite de ses recherches. Ces livres allaient-ils lui livrer le cruel secret qu'elle voulait connaître ?

Elle replaça le premier volume des *Méditations* sur la table, non sans s'être assurée que les fleurs fanées étaient toujours au bon endroit, et elle se mit à interroger du doigt et de l'œil les rayons, d'ailleurs peu encombrés, de la bibliothèque.

## IX

M<sup>me</sup> de Brives et ses filles revenaient de Grasse, où elles avaient passé une semaine assez malsade sous le toit d'une vieille parente qui abusait des droits que lui donnait une promesse d'héritage vingt fois renouvelée. Plus encore que leur mère, Alice et Paule avaient secoué la poussière de leurs fines semelles au seuil de la peu hospitalière maison. Paule s'était même écriée :

— Ah ! pour le coup, en voilà assez ! Eût-elle

trois fois plus d'argent à nous laisser, je ne mettrais plus les pieds dans cette geôle.

Aussi, en débarquant à Cannes, prises d'une fringale de libre mouvement et de libres allures, supplièrent-elles leur mère de différer jusqu'au soir leur rentrée à Nice pour leur permettre de faire un tour de promenade sur la côte.

— Si nous allions au golfe Juan ? proposa Alice. Nous pourrions voir l'escadre de plus près.

Précisément le tramway qui va de la Napoule au golfe passait en ce moment dans la rue d'Antibes. Il était à peine onze heures du matin. Les trois dames y montèrent.

Une demi-heure plus tard, elles descendaient au pied de la maigre colonne qui marque les événements de mars 1815, le débarquement de Napoléon venant de l'île d'Elbe.

— Nous déjeunerons à l'hôtel, sur le port, dit M<sup>me</sup> de Brives. Cela nous changera un peu de l'ordinaire de la tante Blasimont.

La « tante Blasimont », M<sup>lle</sup> Agathe de Blasimont, était justement la revêche personne qu'on venait de quitter à Grasse.

Cette réminiscence les mit en joie et Paulette fit cette remarque :

— Ah ! maman, vous avez été bien inspirée de prononcer son nom. Cela m'a doublé l'appétit.

Elles arrivèrent à l'hôtel Central à point nommé pour prendre part au repas.

Il y avait grande animation sur le quai.

Quelques officiers de l'escadre, gratifiés d'un congé de quarante-huit heures, venaient de prendre terre et déjeunaient en attendant le train d'une heure qui allait les emporter à Nice.

Au moment où les dames de Brives s'approchaient de la petite table que leur avait réservée l'hôtelier, un mouvement se fit parmi les officiers attablés dans la salle voisine. L'un d'eux, quittant sa place, venait joyeusement saluer les trois promeneuses.

C'était l'enseigne de vaisseau Marcel de Bohério.

— Quelle chance de vous rencontrer, ma tante ! dit-il. Êtes-vous ici pour longtemps, ou bien poussez-vous plus avant votre course ?

— Mon cher neveu, répondit la baronne, nous sommes ici de passage seulement, et je t'avouerai que nous sommes venues un peu avec l'espoir de te rencontrer, espoir réalisé comme tu vois. Nous arrivons de Grasse, où nous avons passé huit jours, et nous réintégrons nos pénates. Viens-tu avec nous ?

— Cela tombe à merveille, fit le jeune homme. Je me rendais, en effet, à Nice. Nous ferons le chemin ensemble.

L'officier quitta ses parentes après leur avoir promis de les rejoindre sitôt le repas terminé, et alla reprendre sa place à la table de ses camarades.

Une demi-heure plus tard, il se promenait avec la baronne et ses filles le long de l'étroite plage



qui borde le Golfe. On avait décidé de ne rentrer à Nice que par un train du soir, que l'on prendrait à Juan-les-Pins, après y avoir diné, ce qui rendrait l'excursion beaucoup plus agréable.

— Eh bien ? questionna Alice, comment as-tu passé ton temps depuis que nous ne t'avons vu, Monsieur l'homme de mer ?

— Le plus déplorablement du monde, répondit-il. Jamais je n'ai autant travaillé ni avec moins d'empressement. L'amiral ne nous a pas laissé une heure de répit. C'est aujourd'hui le premier repos qu'on nous accorde. Il est bien gagné, je t'assure.

— De sorte que, fit Paulette à son tour, tu n'as pas eu un instant pour rêver, pauvre jeune homme ? Tu as dû bien souffrir, hein ?

— Certes ! confessa Marcel, dont un nouveau soupir gonfla la poitrine.

— Pauvre garçon ! intervint M<sup>me</sup> de Brives avec une pitié un peu railleuse. Tu ne devais pas tenir en place, j'imagine, et la langue te démangeait bien fort sans doute ? Tu avais hâte de bavarder avec nous ?

— D'autant que les sujets de conversation ne manquaient pas, appuya Paule en riant. Il s'est passé tant de choses le jour de ta visite.

— Des choses si imprévues, murmura l'enseignante avec émotion, que je demande encore si je n'ai pas rêvé tout cela.

— Tu fais allusion à la rencontre sous notre toit de la charmante créature aperçue pour la première fois, il y a un an, sur le trottoir de bitume de la gare de Lyon, à Paris ? N'est-ce pas cela ?

— C'est si bien cela que je vous serais très reconnaissant si vous vouliez bien en parler et m'expliquer comment cette rencontre a pu avoir lieu ? Vous la connaissez donc ?

— Voilà une question ? se récria Paule. Crois-tu que si nous ne l'avions pas connue, nous t'aurions présenté à elle ? Marthe d'Elven est notre cousine, pas à un degré aussi rapproché que toi, mais notre cousine tout de même. De plus, c'est une compagne et une amie d'enfance. Tu vois donc que nous pouvons te fournir sur son compte les renseignements les plus précis.

Tous les amoureux se ressemblent. Rien ne pouvait être plus agréable à Marcel de Bohério que d'entendre parler de la bien-aimée.

Aussi sa figure livra-t-elle le secret de la joie qu'il ressentait.

La conversation s'engagea donc et roula sans interruption sur le sujet prévu. Il ne fut question que de Marthe, de sa beauté, de son esprit, de ses qualités individuelles et sociales.

Alice et Paule se conduisirent en amies sincères et dévouées.

Les deux sœurs ne ménagèrent aucune forme, aucune nuance de l'éloge. Elles insistèrent même sur ces particularités charmantes qui mettent en relief les plus heureux côtés du caractère d'une

femme, elles dévoilèrent pudiquement certaines perfections de leur amie dont la connaissance ne fit qu'attiser le feu déjà allumé dans le cœur inflammable du jeune officier de marine.

Puis, au moment où le sujet semblait épuisé, Marcel trouva le moyen de l'alimenter en revenant sur le romanesque épisode de sa première rencontre avec la jeune fille.

— Comment avez-vous pu savoir que c'était elle ? interrogea-t-il curieusement. L'aviez-vous deviné, ou, le sachant dès le premier moment, avez-vous voulu vous offrir la satisfaction de me faire languir ?

— Fi ! La vilaine pensée que tu nous prêtes-là ? Deviné est bien le mot, rectifia Aline. C'est Paule qui a eu brusquement cette inspiration le jour même où tu as rencontré Marthe chez nous. Comment est-ce venu ? dame ! je ne saurais te le dire, et je crois que Paulette serait aussi embarrassée que moi pour te l'expliquer.

— Ma foi, intervint celle-ci, cela m'est venu, en effet, comme une inspiration. Nous t'avions rencontré le matin ; Marthe déjeunait avec nous. Je me suis avisée de la regarder, et il m'a semblé que je la voyais pour la première fois. Alors, je me suis souvenue de ta description, du portrait au crayon que tu nous avais laissé. Je suis allée chercher l'album. Avant même que tu ne fusses arrivé, nous étions d'accord, maman, Aline et moi, pour reconnaître en Marthe d'Elven l'original du portrait. Voilà toute l'histoire.

Mais la curiosité du marin n'était pas encore satisfaite.

— Et... elle ?

— Quoi, elle ? Que veux-tu dire ?

— Je voudrais savoir si vous lui avez raconté la chose ? J'espère bien que vous n'avez pas fait cette folie ?

— A dire vrai, répondit Aline en mordillant le bout de ses ongles roses, nous l'avons faite, cette folie.

— Comment ? Alors Mademoiselle d'Elven est au courant. Elle connaît toute cette ridicule histoire ?

— Pas si ridicule que cela, mon cher cousin, puisqu'elle a servi de préface à l'histoire de votre commun bonheur, je l'espère. Du moins, Marthe ne l'a pas jugée ainsi. Cela l'a fait sourire, assurément, mais il est bien certain que ta constance et ta fidélité l'ont touchée et émue. Tu as dû t'en apercevoir.

— Mais je ne me suis aperçu de rien, sinon d'un peu de curiosité de sa part.

Il ne mentait qu'à moitié en parlant de la sorte. Tout au fond du cœur, il gardait l'impression d'un doux regard lui traduisant la sympathie d'un cœur qui avait compris le sien, qui le remerciait de sa préférence et l'encourageait à y persévérer.

Mais, comme tous les amoureux, il était plein de trouble. A la réflexion, le doute lui était venu.



Sa traduction de ce regard était-elle bien conforme à la réalité ? Avait-il vraiment le droit d'interpréter en sa faveur ce qui n'était peut-être qu'un témoignage de bienveillance pour tout adorateur sincère ? Tant qu'une parole explicite ne viendrait pas confirmer le langage des dieux, rien ne l'autoriserait à se croire l'élu. Et un grand frisson de crainte le secouait.

— Un peu de curiosité ? reprit Paule. Je te vois, mon ami. Est-ce que ce n'était pas naturel qu'elle fût curieuse de te connaître après ce que nous venions de lui raconter de ton aventure. Mais si tout s'était borné à une simple curiosité, crois-tu donc qu'elle eût été aussi aimable, qu'elle se fût mise en frais de conversation ? Or, il me semble qu'elle a dépensé plus de verve et de gaîté que jamais.

— Tu trouves, Paulette ? dit le jeune homme, réconforté par ce témoignage de sa cousine qui corroborait son propre jugement. Alors, tant mieux, car vous la connaissez mieux que moi, vous pouvez mieux la juger, par conséquent. Moi, ce que j'en sais, c'est qu'elle est adorable.

— Allons, allons, l'amoureux, ne vous enflamez pas si vite ! fit Mme de Brives en riant. Attendez de pouvoir fonder votre appréciation sur une connaissance plus précise.

— Que voulez-vous dire, ma tante ? réclama Marcel avec un peu d'inquiétude.

— Toujours aux extrêmes ! Voilà que tu prends peur, maintenant, que tu t'alarmes. Je ne t'ai pourtant rien dit d'extraordinaire. Je me suis borné à te donner un conseil de prudence. Attends d'avoir mieux vu, mieux connu Mlle d'Elven. Certes, ce n'est pas nous qui te détournerons de ton projet, qui te dissuaderons d'en faire ta femme. Mais sais-tu si tu y persévéreras toi-même ?

— Oh ! ma tante ! Pouvez-vous en douter ?

— Mais non, je ne veux pas en douter. Seulement, je suis femme d'âge et d'expérience. J'ai toujours quelques appréhensions en matière de coups de foudre. Si la foudre tombe sur une meule, il est bien certain qu'elle n'allume qu'un feu de paille. Ces feux-là son fréquents en amour.

— Ma tante, ma tante !... Et vous dites que vous ne doutez pas ?...

— Parlons sérieusement, mon garçon. Tu es épris, certes, et Marthe justifie cette belle passion. Je ne lui connais que des qualités, au moral, comme au physique. Mais, en supposant que l'accord soit parfait entre vous, qu'aucun obstacle ne surgisse de son côté, non plus que du tien, n'en peut-il naître du côté de vos familles ?

L'officier laissa voir l'atroce inquiétude de sa pensée.

— Cette fois, ma tante, vous parlez d'une manière positive. C'est donc que vous concevez, dès à présent, des appréhensions fondées. Quelles sont-elles ?

— Mon cher enfant, reprit la baronne avec gravité, je serais coupable si je ne te les manifestais pas. Oui, j'ai d'assez graves appréhensions à ce sujet.

— Faites-les moi donc connaître tout de suite, afin que je prenne les moyens de détourner la menace que vous me laissez entrevoir.

Mme de Brives se recueillit un instant avant de prononcer les paroles qui pouvait faire de cruelles blessures à ce cœur plein d'enthousiasme et de confiance.

— Marcel, dit-elle, je connais beaucoup ton père. C'est un homme très austère, très rigoriste, bien que très bon. Il nous est même arrivé de nous disputer au sujet de certaines exigences mondaines que je trouve insupportables et dans lesquelles il voit, lui, l'expression de lois justes et impérieuses de la société. Au nombre de ces divergences de vues, figure la réprobation que l'amiral de Bohério voue, avec le plus grand nombre de gens bien pensants, aux intérieurs que trouble quelque irrégularité.

— Ah ! interrompit l'officier, mordu au cœur par un horrible soupçon, est-ce que... par hasard... Mlle d'Elven serait... ?

Elle l'arrêta d'un geste, tout aussitôt suivi d'une explication.

— Que vas-tu t'imaginer là, écervelé ? Non, non, Marthe est bien régulièrement, et le plus respectablement du monde, la charmante fille du comte et de la comtesse d'Elven, mes cousins l'un et l'autre. Si j'avais eu pareille chose à t'apprendre, je ne t'aurais pas même laissé voir Marthe, du moins sous mon toit, tu peux m'en croire.

— Mais, alors, ma tante ?...

— Alors, mon cher neveu, il peut se faire que ce qui serait à peine une objection pour quelques personnes, ce que moi, par exemple, je considérerais comme une vétille, devienne un obstacle insurmontable aux yeux de ton père.

— Je ne vous comprends pas du tout. Quel peut être cet obstacle ?

Mme de Brives parla avec modération et sagesse. Elle exposa la situation particulière de Marthe d'Elven, ambiguë, à coup sûr, incorrecte pour nombre d'esprits scrupuleux et timorés.

La séparation de M. et Mme d'Elven, bien que n'entraînant aucune défaveur pour leur fille, n'en mettait pas moins une ombre sur son front. Elle créait une position difficile à leur gendre éventuel, obligé de s'enquérir des motifs de cette séparation, et d'autant plus embarrassé de se répondre à lui-même que cette séparation, à l'amiable, laissait le champ ouvert à toutes les suppositions sans fournir une seule explication satisfaisante.

La baronne jugeait donc sage, et elle avait raison, qu'antérieurement à toute démarche du jeune homme auprès de la jeune fille, avant même toute nouvelle rencontre qui pourrait resserrer leur sympathie et rendre plus cruelle une rup-



ture, Marcel devait prendre l'avis de son père et ne se résoudre que conformément aux désirs de celui-ci.

Ces réflexions de Mme de Brives assombrèrent le front de l'officier de marine, et la conversation s'en ressentit, lorsque, parvenus au terme de la promenade, il fallut songer au retour.

On prit le train pour Nice, où l'on rentra juste à temps pour dîner.

La femme de chambre, un peu surprise par ce retard, apprit à Aline et à Paule que, dans la soirée, vers cinq heures, Mlle d'Elven était venue les voir, pensant les trouver de retour de leur voyage à Grasse.

— C'est vrai ! fit Paule avec confusion, quelle étourdie je fais ! J'avais écrit à Marthe que nous serions rentrées dans l'après-midi. La pauvre chérie a dû trouver que nous en prenions bien à notre aise avec elle.

— Bah ! fit Mme de Brives, elle ne nous en voudra pas. Elle aura pensé sans doute qu'une cause imprévue avait dû nous mettre en retard.

Cette communication faite à ses cousines avait ajouté à la tristesse de Marcel.

Il venait de se dire, en effet, que, au lieu de se promener avec ses cousines sur la plage du Golfe, il eût mieux fait de les accompagner tout de suite à Nice.

De cette façon, il aurait eu la chance inespérée de revoir Marthe ce jour-là même, avant que Mme de Brives n'eût fait naître en lui, par les sages paroles qu'elle venait de lui adresser, le scrupule qui le torturait.

L'occasion était perdue, d'autant plus perdue que, maintenant, sa conscience lui faisait un devoir de n'en pas chercher d'autre.

Il acheva donc la soirée avec ses parentes, s'efforçant de ne point laisser voir sa tristesse. La baronne prit en pitié ces efforts et, maternellement, voulut mettre un terme à son angoisse.

— Marcel, lui dit-elle, tu te mettras, si tu m'en crois, en rapports le plus tôt possible avec ton père. Je ne veux pas te voir souffrir sans raison, et tout vaut mieux pour toi que l'incertitude.

— Oui, répondit le jeune homme. Je ferai la démarche dès demain, car, dès demain, mon père sera ici. Une lettre que j'ai reçue avant-hier m'avise de son arrivée par le premier train.

## X

Le lendemain, ainsi qu'il s'y était résigné, Marcel de Bohério se rendit à la gare pour y attendre l'arrivée de son père et lui faire connaître sur le champ l'état de son cœur.

L'amiral arrivait par le train de huit heures, qui part de Marseille un peu après minuit. Il s'était arrêté deux jours en cette ville, ce qui lui avait permis de se reposer et de ne point garder

cette mauvaise humeur qui résulte presque toujours des fatigues d'un long voyage accompli tout d'une traite.

Marcel devait donc le trouver dispos et de riant visage.

Ce fut, en effet, ce qui arriva. En mettant pied à terre, le vieux marin mutilé, car l'amiral était manchot du bras gauche, serra son fils sur son cœur avec effusion, du bras qui lui restait.

Il lui trouva bonne mine, loua les couleurs de son teint, dues peut-être à l'émotion qui faisait affluer aux joues du jeune homme le sang de son pauvre cœur très agité, et, avec une véritable joie, lui annonça qu'après avoir vu ses notes, excellentes de tous points, il avait reçu du ministre l'assurance que Marcel serait prochainement élevé à un grade supérieur, c'est-à-dire à celui de lieutenant de vaisseau. Il allait être mis au tableau d'avancement. C'était une réconfortante nouvelle pour le jeune officier, et elle lui donna un peu plus de courage pour aborder le grave sujet de leur prochain entretien.

— Vous savez, père, commença-t-il, que nous sommes attendus à déjeuner chez ma tante de Brives.

— Ah ! fit l'amiral avec une grimace, est-ce que c'est indispensable ?

— Dame, mon cher père, l'invitation est faite depuis longtemps.

— Et tu as accepté ? Quand a-t-elle été faite, cette invitation ?

— Le jour même où j'ai reçu votre lettre.

Cette fois, Marcel mentait effrontément. Il avait ses raisons pour cela.

— Tu avais donc annoncé mon arrivée à ta tante, maladroit ?

— Il ne m'était pas possible de faire autrement, père.

M. de Bohério fit entendre une sorte de grognement.

— Est-ce que cela vous contrarie beaucoup ? demanda timidement l'officier, qui commençait à craindre d'avoir été réellement « maladroit ».

— Oh... beaucoup, non. Mais ça me contrarie, voilà qui est sûr.

— Si j'avais pu prévoir que cela vous fût aussi désagréable...

— Désagréable, désagréable ! Je ne peux pas dire que ce me soit désagréable. Ta tante est une charmante femme, trop charmante même ; j'aime beaucoup ses filles. Mais, enfin, ça me contrarie tout de même. Tu le sais, et je m'étonne que tu aies accepté.

— Cependant, mon père, je ne pense pas que vous vouliez passer quelque temps à Nice sans rendre visite à ma tante ?

PIERRE MAEL.

(La suite au prochain numéro.)





## MADemoiselle MILLIONS

SUITE



ERMAIN, bouleversé de cette faveur subite, n'osait la comprendre, non plus qu'y croire et se demandait si ce n'était pas là un nouveau jeu, un nouveau caprice de l'enfant fantasque à qui il en avait déjà tant vu

depuis presque cinq mois ! Et dans son indécision, il se tut, mais Luce, provocante et sans se douter que ses coquetteries étaient ce qu'il aimait le moins en elle, ajouta, rieuse :

— Osez encore, à présent, me parler de votre humble infériorité !

Son père l'appelait. Elle revint vivement vers lui. Il voulait lui présenter M. Bréhard.

— Luce, lui dit-il, tu as fait connaissance tantôt avec mon plus vieil ouvrier, tu la fais à présent avec mon plus ancien, mon plus fidèle collaborateur et ami, M. Bréhard. C'est-à-dire tu la refais, car tu as dû le voir, naguère, dans ton enfance, à Paris.

— En effet, monsieur, fit Luce, charmante, lui tendant la main, je crois même que vous m'avez fait sauter sur vos genoux.

— Si vous l'avez désiré, j'étais bien capable de le faire, mademoiselle, répondit l'employé qui était un homme distingué et d'éducation parfaite, car, en ce temps-là déjà, vous étiez de celles à qui on ne peut rien refuser.

Et après ce délicat compliment, qui lui rendit dès l'abord Luce favorable, M. Bréhard lui présenta sa femme et sa fille Elise.

— J'ai deux autres filles encore, lui dit-il, et deux fils, j'espère avoir l'honneur, cet hiver, à Paris, de vous faire faire connaissance avec toute ma famille.

— Bien volontiers, monsieur, répondit Luce qui ne voulait pas être en reste d'amabilité, et je serai charmée de voir un peu intimement M<sup>lle</sup> Elise. Je n'ai pas de sœur, moi, pas encore d'amies intimes, et il me semble que la première devrait être la fille de celui que mon père nomme son plus fidèle auxiliaire et ami.

Elise Bréhard remercia en souriant. C'était une grande jeune fille blonde, sans beauté, sans élé-

gance, mais dont le maintien modeste et la douceur impressionnaient favorablement. Elle avait une belle carnation, saine et fraîche, une jolie nuance de cheveux, un franc sourire, des dents admirables, des yeux bleus très limpides et très purs, et un je ne sais quoi de calme, de serein, indices d'une nature ordinaire et un peu banale, peut-être, mais à coup sûr bien équilibrée, qui était à la fois reposante et attirante.

Le flot des invités, arrivant, la sépara de Luce dont la gracieuse courtoisie ne se démentit pas un instant. A vrai dire, le rôle qu'elle jouait flattait sa vanité et lui plaisait beaucoup. Elle était ravie de se voir l'objet de l'attention, de l'admiration générales et, bien plus que « le patron », « le clou » de la fête. Le milieu où elle évoluait et qu'elle s'était figuré d'avance fort médiocre, lui avait, par sa composition, ménagé une surprise qui donnait plus de valeur aux hommages dont on l'entourait.

Tous les employés supérieurs de son père, hommes intelligents, ou bien appartenaient par leur naissance à une classe au-dessus de la moyenne, ou bien s'étaient élevés jusqu'à elle par leur savoir, leur éducation, leurs fréquentations. Dans notre siècle, où l'industrie occupe une place si prépondérante, nombreux sont les hommes de valeur qui, dans une affaire aussi considérable que celle de M. Rambert, gravitent autour du patron, lui étant soumis, mais l'aidant dans une collaboration qui les rehausse et les en rapproche. Luce, qui l'ignorait, l'apprit ce soir-là, et trouva dans la nombreuse assistance des hommes du monde, des femmes élégantes, des Parisiennes très raffinées, au milieu desquelles, si sa beauté et sa grande fortune lui assuraient la royauté, elle n'était nullement déplacée.

Ce fut M. Bréhard qui la conduisit à table, et s'y assit près d'elle. Le couvert avait été mis dans l'immense véranda qui, du côté sud, courait tout le long des appartements et, dressé avec une recherche extrême, au milieu des plantes vertes et des fleurs de serre, il offrait aux yeux la plus séduisante perspective. Luce, sensible à ce luxe princier, en jouissait délicieusement. Elle avait, depuis le matin, l'âme en fête, et n'aurait su dire pourquoi ; mais quand elle se le demandait, le nom



de Germain surgissait comme seule réponse dans sa pensée.

Bien souvent, avant ce jour, elle y avait songé, mais jamais comme à présent. Elle avait toujours été un peu occupée de lui, avait toujours désiré lui plaire, sans motif ni but précis. Ce qui la rendait si joyeuse aujourd'hui, étaient-ce les compliments qu'elle avait arrachés à sa respectueuse réserve ?... Le trouble peut-être qu'elle avait deviné en lui, au spectacle de sa beauté et surtout en face des encouragements que, sciemment, elle lui avait donnés ?... Il n'en avait point, comme chaque fois, rejeté l'honneur. Il s'était montré, ainsi qu'elle le désirait, plus familier, et elle l'avait pressenti dominé par son charme. Était-ce pour cela qu'elle était si contente et se sentait le cœur léger, l'esprit indulgent et, au fond d'elle-même, un besoin d'expansion, de douceur, de bonté, qu'elle traduisait par une affabilité complète envers tout le monde. Elle ne se l'expliquait pas, dans son inexpérience de la vie et des choses du cœur, mais, sans cesse, et presque malgré sa volonté, elle regardait Germain, placé non loin d'elle et de l'autre côté de la table.

Elle le regardait et le trouvait beau en tenue de soirée. Le plastron blanc de la chemise, la cravate, blanche aussi, avantageaient son teint un peu bruni de travailleur, et il portait avec une désinvolture parfaite l'habit noir, favorable à si peu d'hommes.

— A quoi songeais-je, pensait-elle, de le déclarer, auparavant, inélégant et mal habillé ? Il est tout aussi bien mis qu'Aymeric et bien plus joli garçon !

Ce qui plaisait surtout à Luce, c'est qu'elle sentait en lui son maître, un maître qui l'eût dominée par la virilité de son caractère dont elle admirait la résolution calme et la possession de soi, aussi bien que par sa force physique qui montrait en lui, au milieu de tous les efféminés de son sexe, un homme.

Il était placé à côté d'Elise Bréhard et fort empressé auprès d'elle. Ils causaient beaucoup, gaiement, et Luce voyait, de sa place, des nuages roses venir de temps en temps empourprer, comme une buée d'aurore, le visage candide et doux de la jeune fille, et son sourire, après la défense instinctive de la première réserve, être plus fréquent, plus confiant, presque heureux. Tandis que le mâle visage de Germain atteignait un épanouissement, lui aussi confiant et éloigné de tout effort, que Luce, jusqu'à présent, n'avait jamais vu sur ses traits sereins, à l'expression un peu fermée.

Mais elle n'était pas fille à s'inquiéter de l'entente parfaite que décelait les jeux de physionomie des deux voisins de table. Elle avait, pour cela, trop le sentiment de sa valeur et se disait orgueilleusement que si, ce qu'elle ignorait encore, il lui plaisait de distinguer Germain, elle n'aurait aucune rivale à redouter. Et que, si son attrait pour lui

persistait jusqu'au désir de l'élever jusqu'à elle, son projet ne connaîtrait point d'obstacles. Elle avait même une sensation d'intime et hautaine jouissance à penser que jeune, belle et riche comme elle l'était, sans une tare physique ou morale, elle était maîtresse de sa destinée et libre de l'assurer à son gré.

Au dessert, vinrent les toasts qui prolongèrent le repas. Ils furent nombreux, délicats, touchants. M. Rambert répondit avec tact et reconnaissance. Maintes fois s'élevèrent, en son honneur, les coupes irisées remplies de champagne. Luce même était un peu oubliée, lorsqu'au milieu de la gaîté générale Aymeric se leva.

— Je demande à monsieur Rambert, dit-il, la permission de porter la santé de celle qui éclaire cette belle réunion de sa jeunesse, de sa grâce et de sa beauté, et qui, dans un mouvement spontané de son cœur généreux, a su montrer, tantôt, à nos ouvriers, que, digne fille de son noble père, elle les aimait et, au besoin, saurait les encourager et les secourir. Ce sont eux qui m'ont dicté le titre sous lequel, tendant mon verre, je m'adresserai à elle : A la santé de la petite patronne !

Alors Luce se leva, tout le monde en fit autant et ce fut un tumulte de vivats et d'applaudissements.

Il marqua la fin du repas. Bientôt après on revint dans les salons où, presque aussitôt, le bal commença. Dès les premières mesures de l'orchestre, Aymeric vint trouver Luce.

— Votre camarade d'enfance, comme vous voulez bien l'appeler, a-t-il le droit de vous demander cette première valse ?

Avant de lui répondre, la jeune fille chercha Germain des yeux. Elle vit qu'il invitait Mlle Bréhard ; alors elle tendit à Aymeric sa main gantée jusqu'au coude.

— Ce droit vous appartient, lui dit-elle gracieusement.

Le bal continua plein d'entrain. Vers minuit, quelques détonations l'interrompirent. C'étaient les fusées annonçant le feu d'artifice que l'on tirait sur la vaste pelouse séparant le château de l'usine. On se précipita aux fenêtres pour le voir et, dans ce mouvement, Luce se trouva rapprochée de Germain.

— Ah ! ah ! fit-elle rieuse, je vous attrape enfin !... j'ai un reproche à vous faire.

— Lequel, mademoiselle, répondit-il ; apprenez-le-moi bien vite, afin que je ne risque plus de l'encourir ?

— Vous ne m'avez pas encore fait danser ce soir.

— Mademoiselle, dit Germain gaiement, j'ai oui dire qu'au bal ce sont les reines qui invitent leurs sujets... Or, ce soir, surtout, vous êtes notre reine à tous...

— Eh bien, dit-elle avec enjouement, votre reine, monsieur Germain, vous engage pour la prochaine valse.



— Vous me comblez, mademoiselle, fit le jeune homme, s'inclinant.

Et le bouquet final étant tiré, l'orchestre recommençant à préluder, il lui offrit le bras pour revenir au salon.

Elle dansa donc avec lui ; au cotillon qu'elle conduisit avec Aymeric, elle le distingua nombre de fois, et lorsque, la fête terminée, elle regagna, au petit jour, sa chambre, elle murmura avant de s'endormir :

— Ah ! il n'ose pas !... eh bien ! je lui apprendrai à oser, je l'y forcerai même, à oser aimer... après, on verra bien !...

## X

Les Rambert sont installés à Paris. Luce qui, de loin, s'était fait une fête de ce séjour, ne supportant, depuis son retour en France, leur installation à la campagne que dans l'espoir de la compensation que lui réservaient les quartiers d'hiver, Luce est partie sans enthousiasme...

Et il a bien fallu qu'elle se rende compte que c'était parce que Germain Danglefer restait à Braulx... Ce sentiment l'a surprise sans l'inquiéter autrement. Elle s'est demandé, loin de toute anxiété, curieuse plutôt, dans son inexpérience des choses du cœur, si, par hasard, elle l'aimerait, ce Germain ?... Et elle s'est répondu que l'avenir le lui apprendrait. A Paris, elle allait se plonger à corps perdu dans la vie luxueuse, mondaine, bruyante, la grande vie qu'elle avait toujours rêvée. Si le souvenir de Germain disparaissait, submergé dans ce tourbillon, c'est qu'il n'était, ne demeurerait pour elle qu'une fantaisie, un en-cas pour se distraire pendant ses séjours à Braulx. Si, au contraire, il surnageait, persistait... eh bien ! on aviserait.

Dès l'arrivée à Paris, Luce voulut de suite commencer l'existence mouvementée et brillante qu'elle avait décidé de mener. Son père se soumit à son désir et, sitôt après le Jour de l'an, lui fit faire une longue tournée de visites, puis il donna, pour la présenter officiellement dans le monde, un grand dîner de cérémonie. M. Rambert habitait un luxueux premier du boulevard Saint-Germain. Depuis longtemps déjà il avait quitté le siège de la maison commerciale, rue de Rennes, où les bureaux étaient installés, et c'était M. Brécharde qui y demeurerait avec sa famille.

Quoique vaste et beau, l'appartement de M. Rambert ne lui permettant pas de faire danser, il appela, pour la soirée qui suivit son dîner, des artistes du Théâtre-Français, et cette réunion fut une des plus brillantes de la saison.

A dater de ce moment, Luce fut lancée. Elle se livra avec frénésie à sa vie de fêtes, et l'on pouvait se demander si elle n'avait pas le don d'ubiquité, car on la voyait dans toutes les expositions, premières, soirées où se réunit généralement le

Tout-Paris. En surplus de cela, M. Rambert garda l'habitude, depuis longtemps prise, de donner à dîner, une fois la semaine, le lundi, à ses collègues de la Chambre, à ses amis, à ses correspondants en affaires. Mais, Luce étant là désormais, il reçut en même temps les femmes, les filles de ses convives accoutumés, et sa maison fut classée parmi les plus hospitalières et les plus luxueuses.

Luce ne contribua pas peu à lui assurer ce dernier renom. Elle avait pris un jour, comme à Braulx, le jeudi. Et, quotidiennement, lorsqu'elle était chez elle, vers cinq heures, elle donnait une tasse de thé à ses visiteurs et à ses amis. Et rien n'était pour elle, et pour ses réceptions, assez riche, assez nouveau, assez raffiné.

Dans le monde, elle était très admirée pour sa beauté et son élégance, très recherchée pour sa position et, surtout, pour sa fortune. Ce qu'elle avait dit un jour à sa marraine se réalisait en partie, tous étaient à ses pieds !...

Elle en abusait, et ces adulations constantes n'améliorèrent point son caractère. Jamais elle n'avait été aussi fantasque, aussi autoritaire, aussi mal élevée. Elle se passait tous les caprices qui lui venaient à l'esprit, ne s'observait en rien et n'admettait ni un reproche, ni une résistance à ses désirs. M. Rambert la laissait faire. Les demandes répétées qu'il recevait de la main de sa fille lui donnaient l'espoir de la marier avant le printemps. Il n'y avait donc plus que patience à prendre jusque là, car, après, son mari se tirerait d'affaire comme il le pourrait avec cette belle indomptable !... et le baron, dans cette espérance, fermait les yeux.

Mlle Philomène, elle, était désolée... Elle avait espéré mieux et, sans se décourager, essayait toujours, avec douceur et mesure, d'amener Luce à des idées plus raisonnables.

Pour cela, elle lui parlait avenir, mariage, amour.

Mais alors Luce riait :

— Mes défauts ne m'empêcheront pas de me marier, allez, marraine, tous les jours on me demande. J'ai prié mon père, qui me communique scrupuleusement tous ces intéressants documents, de répondre à mes soupirants que je ne me déciderais pas avant Pâques. De la sorte, je les garde tous sous la main, je m'assure partout une cour très fournie, très empressée, et quand je jugerai bon de prendre une résolution, j'aurai le choix.

— Et tu crois, disait Mlle Philomène, qu'ils attendront tous patiemment jusque là ?

— S'ils attendront !... mais j'en suis sûre, pensez donc ! un « sac » de mon importance !

— Il peut en être dans le nombre qui ne te recherchent pas pour cela, mais bien pour toi-même...

— Non, reprit Luce avec conviction, je les connais bien tous, pas un ne prend souci de Luce



Rambert en elle-même, mais bien de l'héritière qu'elle représente. Celle que l'on recherche, ce n'est pas moi, c'est M<sup>lle</sup> Millions, car voilà ce que je suis : M<sup>lle</sup> Millions, au pluriel, rien de plus, rien de moins, cela suffit.

— Alors, reprit M<sup>lle</sup> Philomène, tu n'espères pas être aimée, ma pauvre Luce ?

Elle rougit subitement.

— Si, peut-être, mais pas par un de ceux-là.

Et comme M<sup>lle</sup> de Sainte-Perelle répondait à ce demi-aveu :

— Eh bien, cet autre alors, pourquoi, s'il est digne de toi, ne pas chercher à te l'attacher ?... Je te verrais, ma Luce, bien plus volontiers faire un mariage d'amour qu'un mariage d'argent ou d'ambition !

— Plus tard, c'est possible... je vous raconterai cela prochainement, dit Luce.

Et elle parla d'autre chose sans que M<sup>lle</sup> de Sainte-Perelle, craignant de faire fausse route, osât insister.

Elle ne connaissait pas toutes les relations de sa nièce, ne l'accompagnant dans le monde que lorsque son beau-frère était empêché de le faire. Le plus ordinairement, Luce sortait avec son père, et, inévitablement, Aymeric les suivait...

Il ne quittait jamais M. Rambert, venait à Paris avec lui ; mais comme son service lui laissait assez de liberté, surtout le soir, il en profitait pour aller dans le monde. Les années précédentes, il délaissait souvent son patron pour fréquenter un peu les milieux où l'on s'amuse ; mais, désormais, il les avait entièrement désertés pour s'attacher, autant qu'il le pouvait, aux pas de Luce...

Car il l'aimait ! il s'en rendait bien compte, maintenant, il l'aimait malgré ses défauts, ses défauts, son indifférence, il l'aimait passionnément, follement, et... sans espérance !

Il savait qu'elle n'était pas, ne serait jamais pour lui, était non moins persuadé qu'il ne serait jamais aimé de cette fille, froide au fond, croyait-il, et incapable d'un amour sérieux... Il avait parfaitement conscience qu'il n'avait rien pour lui plaire, s'imposer victorieusement à elle et que, justement parce que son amour le rendait sans défense, il ne serait jamais pour elle qu'un jouet, un hochet, dans ses mains vaniteuses, aux jours de joie, tout au plus un chien fidèle, un caniche dévoué, aux heures plus sérieuses, ou bien tristes, où elle pourrait avoir besoin de lui. Il n'espérait pas tenir d'autre place dans sa vie et s'y résignait, non de gaieté de cœur, mais avec cette passivité qui le prenait devant les choses impossibles ou irréparables. Elle était le résultat du brisement du ressort de sa volonté, rompu dans les années inretrouvables de la jeunesse, qu'il avait gaspillées en décevantes et ineptes folies.

Il s'était repris lui-même, assagi, dompté, mais il n'avait pas retrouvé l'ardeur de sentiments de

ses vingt ans, ni leur puissance d'action, de résistance, de révolte.

Il se soumettait donc à la destinée qui l'éloignait de Luce, non sans regrets, mais à ces regrets eux-mêmes il ne s'arrêtait pas et c'était encore par faiblesse morale, pour écarter une pensée qui l'eût fait souffrir. Car, lorsque le souvenir de l'impossibilité qui les séparait ne venait pas le visiter, il était heureux d'aimer Luce, de jouir de sa présence, de sa beauté, de la camaraderie familière qu'elle lui témoignait, heureux d'effleurer ses doigts et même de les baiser à l'occasion, heureux d'entourer de son bras sa taille flexible dans l'abandon d'une valse, heureux que, dans leurs promenades, parfois, elle s'appuyât sur lui. Il la voyait, malgré ses coquetteries, ou plutôt à cause de ses coquetteries mêmes, si indifférente à tous, qu'il ne souffrait pas de la privation d'un amour qu'elle n'accordait à personne. Mais il se rendait bien compte qu'il n'en serait point toujours ainsi, que le jour où elle aimerait, que le jour où elle se marierait, il souffrirait cruellement, et d'autant plus que sa destinée le forcerait à être témoin du bonheur d'un autre... Mais cette perspective avait beau être prochaine, il en rejetait la vision, s'abandonnait aux charmes de son sentiment présent, sans songer aux larmes qu'il lui coûterait sans doute, plus tard, alors qu'il l'aurait laissé pousser en son cœur de si profondes racines qu'on ne l'en pourrait plus arracher qu'au prix de son sang.

Il suivait donc Luce partout. Elle ne s'étonnait pas de cette assiduité ; elle ne s'en apercevait même pas, tant elle faisait partie de sa vie coutumière. Elle aimait Aymeric à sa façon, c'est-à-dire ne lui eût voulu ni mal, ni peine, et ne se gênait point pour lui en faire à l'occasion, par ses taquineries ou sa mauvaise humeur. Si on lui eût dit, après, qu'elle avait été cruelle, elle eût été bien étonnée !...

Elle l'eût été encore davantage si elle avait su qu'Aymeric l'aimait d'amour. Elle croyait volontiers et facilement à l'empire de sa beauté sur les hommes, prenait même plaisir à les troubler, à les séduire, mais c'était tout. L'idée de leur inspirer un sentiment durable ne visitait ordinairement pas son esprit et jamais au sujet d'Aymeric. Elle ne lui croyait, pour elle, que la réciprocité de son propre sentiment à son endroit, avec, en plus, cette nuance d'admiration galante qu'elle avait coutume d'éveiller.

Du reste, le mot amour, dans sa pensée n'avait jamais revêtu qu'une seule forme, elle ne lui avait jamais prêté qu'un nom, qu'un visage... ceux de Germain.

Son souvenir avait merveilleusement résisté au traitement, énergique, pourtant, auquel elle l'avait soumis. Ni plaisirs, ni succès, ni hommages, ne l'en avaient éloignée. Lorsque son père lui transmettait une demande en mariage, elle se disait : « Si c'était lui, l'ajournerais-je comme les au-



tres ? » Son cœur répondait non, malgré sa vanité flattée, quoiqu'elle en eût pu dire, de certaines recherches princières. Cet état d'âme ne l'effrayait pas, mais elle l'observait, s'interrogeait elle-même scrupuleusement, rassemblant, dans sa mémoire, tous les indices que lui fournissaient les circonstances, pour bien s'éclairer et le moment venu, prendre une décision heureuse.

Depuis son départ de Brault (et deux mois s'étaient écoulés), elle n'avait pas revu Germain et n'en avait point entendu parler.

Ce fut, un soir, Aymeric qui, avec la maladresse proverbiale des amoureux, le rappela à sa mémoire.

Il causait affaires avec M. Rambert pendant le dîner et, à un moment, lui dit :

— Danglefer, tantôt, avait ce document dans sa serviette.

— Comment, interrompit Luce, très rouge, M. Danglefer est à Paris ?...

— Qu'y a-t-il d'étonnant à cela, dit son père, il y vient assez souvent.

— Mais pas ici ?

— Non, qu'y ferait-il ?... Il vient pour nos affaires, au bureau, où je le retrouve.

— Et vous ne l'amenez pas chez vous, dîner, déjeuner, loger ?...

— D'abord, il vient souvent entre le matin et le soir, et ne fait pas le voyage pour son plaisir, mais pour travailler. De plus, s'il a quelque loisir, je veux lui en laisser la liberté, à ce garçon !

— Et vous pensez qu'il aime mieux cela que d'être sous votre toit ?

— J'en suis sûr. Nous passons la moitié de l'année ensemble, je suppose que cela lui suffit, et qu'il préfère un peu de diversion. Je lui imposerais même, je crois, une fameuse corvée en l'invitant.

— Je n'en suis pas persuadée, dit Luce mystérieuse, tenez, engagez-le demain à déjeuner ou à dîner, nous en jugerons.

— Demain ? fit Aymeric, vous savez bien que vous déjeunez avec M<sup>mes</sup> de Tarte et de Charprune, chez Ledoyen, avant d'aller au Palais de Glace.

— C'est vrai ! Quel supplice ! Je n'y songeais plus !

— Et, continua Aymeric, vous dînez chez la comtesse Vermeille avant d'aller au Vaudeville.

— C'est encore vrai ! non, c'est insupportable une vie chargée comme cela !

— Et tu la charges à plaisir, riposta son père. Du reste, aurais-tu été libre demain que tu n'aurais pu recevoir Danglefer, il part dès le matin, avec moi, pour Rouen.

— Aymeric aussi ?

— Aymeric aussi.

— Bien, c'est amusant. Qui nous accompagnera au théâtre, M<sup>me</sup> Vermeille et moi ? Justement son mari est absent aussi.

— Vous ne manquerez pas de cavaliers, dit Aymeric.

— S'ils étaient prévenus, non, mais comme cela...

— Vous les préviendrez au Palais de Glace.

— Vous avez aussi l'air enchanté de vous défiler, vous, riposta Luce fâchée, la maladie de Danglefer va peut-être vous gagner ?

— Il y a des chances, car je vais le retrouver ce soir.

— C'est aimable... pour lui. Et qu'est-ce que vous ferez, ce soir ?

— Je ne sais encore, ce qu'il voudra.

— Amenez-le moi, alors, je ne sortirai pas.

— Mais, observa à son tour M<sup>lle</sup> Philomène, tu avais promis à M<sup>me</sup> Gel d'aller ce soir faire de la musique avec elle... Elle y compte, et a dû inviter d'autres personnes.

— Je m'en fiche ! répondit Luce, j'ai la migraine, je n'irai pas.

— Mais, dit Aymeric taquin, si vous avez la migraine, vous allez vous coucher, ce n'est pas la peine que j'amène Danglefer pour trouver visage de bois.

— Je ne me couche jamais pour ce genre de migraine.

— Ah, vraiment ? fit Aymeric persifleur.

Son ton irrita Luce encore plus que ses paroles, mais comme elle voulait le ménager, pour qu'il lui amenât Germain, elle répondit seulement d'un ton pincé :

— Vraiment.

Il crut l'avoir fâchée et, pour s'excuser, ajouta :

— Alors vous allez me voir revenir avec Danglefer, si toutefois il y consent !

— S'il n'y consent pas, vous lui direz que c'est malhonnête à lui de venir sans cesse à Paris et de ne m'avoir pas fait encore la traditionnelle visite de l'an, et vous l'engagerez à réparer ses torts au plus tôt.

— Je n'y manquerai pas.

Sitôt le dîner, sous prétexte de fatigue, Luce alla échanger sa robe contre une sorte de peignoir élégant en peluche rose et mousseline de soie blanche qui lui seyait merveilleusement. Puis elle s'installa dans son petit salon, et prit un livre, tandis, qu'après d'elle, M<sup>lle</sup> Philomène tricotait laborieusement des vêtements pour les pauvres. Elles ne parlaient point. Luce semblait absorbée par sa lecture et, pourtant, elle ne tournait guère les pages du volume non coupé, et regardait, à tous instants, la pendule.

Quand onze heures y sonnèrent, M<sup>lle</sup> de Sainte-Perelle lui dit :

— Petite Luce ! avec ta migraine il est temps de te coucher ?

— Et, dit la jeune fille, s'ils viennent ?

— M. Danglefer et Aymeric ? Ne les attends pas, chérie, outre qu'ils ne se présenteront plus à cette heure-ci, il n'était pas à penser qu'ils le feraient.



Des jeunes gens ensemble donnent souvent, à leurs soirées, un autre emploi qu'une visite à deux femmes seules.

— Aymeric, oui, mais Danglefer qui est si sérieux !

— Eh bien, il aura été au théâtre avec son ami, que vois-tu là de contraire à son caractère ?

— Rien, fit Luce pensif, mais je l'attendais... à moins qu'Aymeric ne lui ait pas fait ma commission... Oui, c'est cela, ajouta-t-elle se parlant à elle-même, il ne l'a pas prévenu... ou bien Germain n'a pas osé...

— Que dis-tu ? lui demanda M<sup>lle</sup> de Sainte-Perelle intriguée de ce monologue.

— Je dis... — Luce hésita, — je dis... vous savez, cet autre... dont je vous ai parlé une fois !...

M<sup>lle</sup> Philomène intéressée fit un signe d'assentiment.

— Eh bien ! reprit Luce courageusement, c'est lui...

— M. Danglefer ! répliqua M<sup>lle</sup> de Sainte-Perelle épouvantée. Oh ! Luce, quelle folie !

— Une folie, pourquoi ? releva Luce vivement, ne l'estimez-vous pas ?

— Je l'estime beaucoup, au contraire, mais...

— Mais... mais quoi ?... Il est d'une famille honorable, quoique modeste, il n'a pas de fortune, raison de plus pour m'épouser, moi qui en ai pour deux.

— Et, interrogea M<sup>lle</sup> Philomène, qui savait, par expérience, qu'on ne gagnait rien à contrecarrer sa nièce de front, il t'aime ?

— Ça, je n'en suis pas encore certaine... mais moi, je l'aime, je l'épouserai, et il m'aimera à son tour.

— Tu crois qu'il consentira ?

— A quoi, marraine ?

— A t'épouser ?

— A m'épouser ? mais où avez-vous la tête, marraine, Germain refuser d'épouser M<sup>lle</sup> Millions ?... Allons donc !...

Sur le rire triomphant de la jolie fille, les deux femmes se levèrent et, quittant le salon, se retirèrent dans leurs appartements respectifs.

## XI

C'est le carême, maintenant, et même il touche presque à sa fin. Les fêtes mondaines sont interrompues et Luce se recueille un peu, car le moment approche où elle va prendre la grave décision qui fixera son avenir.

Acceptera-t-elle un des brillants partis qui sollicitent sa main, ou bien épousera-t-elle Germain ? Elle ne se pose la question que pour la forme car, dans son for intérieur, elle l'a déjà résolue et disposant, en ses projets, de Germain, sans même le consulter, elle a décidé qu'il serait le compagnon de sa vie. Elle ne l'a pas revu, sait qu'il continue

à venir de temps en temps à Paris, mais n'a pu réussir à le rencontrer, et lui ne s'est pas encore présenté chez elle. Parfois, elle se fait conduire chez M. Bréhard, sous prétexte de voir sa fille Elise, mais, en réalité, avec l'espoir de trouver M. Danglefer dans les bureaux, qui sont au premier étage de l'immeuble, et par lesquels elle passe souvent en sa haute liberté. Aucun succès n'avait encore couronné ses démarches, lorsqu'un jour, elle se fit amener, aussitôt son déjeuner, chez les Bréhard et, cette fois, sans arrière-pensée, mais dans le seul but de proposer à Elise de venir avec elle, et M<sup>lle</sup> Philomène, jusqu'à Montmartre, où il y avait, à l'église du Sacré-Cœur, une cérémonie religieuse.

M<sup>lle</sup> de Saint-Perelle l'attendait en bas dans la voiture, et elle monta seule chez les Bréhard, au second. La bonne qui la fit entrer, la connaissant bien, avait son tablier blanc des grands jours et, sur ses joues rondes et fraîches de paysanne arrachée récemment au sol de sa campagne, un coloris de braise qui témoignait d'un « coup de feu ».

Luce ne s'y méprit pas.

— Il y a du monde, dit-elle.

— Il y a un monsieur à déjeuner.

Luce entra au salon et, du premier coup d'œil reconnut, sur le canapé, près d'Elise et de sa jeune sœur, qui regardaient un album, Germain Danglefer.

Elle ressentit au cœur, à sa vue inopinée, un coup qui l'éclaira plus sur ses sentiments que des mois de réflexion, et étonnamment troublée, balbutiante, elle s'avança vers M<sup>me</sup> Bréhard. Tout le monde s'était levé et l'entourait. Elle reprit un peu contenance et, ayant serré la main à toute la famille, elle ajouta, avec une gaieté forcée, s'adressant à Germain :

— Je ne sais si je dois dire bonjour à M. Danglefer, il est si coupable envers moi !

— Mais vous êtes si miséricordieuse, mademoiselle, répartit Germain.

— Oui, peut-être, mais je ne pardonne qu'au repentir, je vous en préviens ?

— J'en suis pénétré, mademoiselle.

— Au bon propos !... ajoute-t-elle, levant un doigt mutin.

— Je n'en manque pas non plus.

— Et je donne une pénitence ?

— D'avance, je l'accepte.

— Alors, voici ma main, en gage de pardon, fit-elle, la lui tendant. Et se tournant vers M<sup>me</sup> Bréhard : — Voyons, Madame, je vous en fais juge, est-ce aimable à M. Danglefer, qui sait que je désire le voir, — je lui ai fait dire plusieurs fois, — de ne jamais se présenter chez moi !

MARY FLORAN.

(La suite au prochain numéro.)





## REVUE MUSICALE

A l'Opéra-Comique : *Le Légataire universel*. —  
A Genève : *Festival de musique suisse*.



Il des souvenirs les plus joyeux de mon enfance, chères lectrices, me vient d'une représentation du *Légataire universel* au Théâtre-Français. Je ne pensais pas, à cette époque, avoir un jour le plaisir de vous rendre compte de cette comédie devenue opéra-bouffe, et je me contentais de rire à en scandaliser mes voisins, comme on rit à huit ans, quand Coquelin est en scène. Les librettistes J. Adenis et Bonnemère n'ont pas défiguré l'œuvre de Regnard, le successeur de Molière, qui avait pris à son illustre modèle plus que son observation aiguë et fine, la bouffonnerie héritée d'Italie. *Le Légataire universel* continue donc à être une énorme farce allégée par la musique de Georges Pfeiffer, digne continuateur du Gounod du *Médecin malgré lui*, et du Poise de *L'Amour médecin*.

Il est à remarquer que les gens de robe (les médecins en portaient alors) étaient assez mal traités au XVIII<sup>e</sup> siècle : docteurs, notaires, apothicaires étaient toujours en butte aux plaisanteries de tréteaux, il y étaient largement bafoués et ridiculisés. Les valets et soubrettes, au contraire, symbolisaient l'esprit, l'adresse, et, il faut bien le dire, l'absence de scrupules. Dans le *Légataire universel*, Crispin est le pivot de la pièce, et sans lui, son maître Eraste serait singulièrement embarrassé.

Eraste, jeune et charmant seigneur, est fort amoureux d'une délicieuse personne, Isabelle. Mais Mme Argante, mère de l'ingénue, voudrait lui voir conclure un mariage raisonnable... et Eraste est peu fortuné. Son seul bien consiste en un oncle riche et podagre, nommé Géronte, Si Géronte teste en faveur de son neveu, les deux amoureux seront aussitôt mariés.

Auprès du vieillard se trouve une servante accorte, Lisette, qui, souhaitant d'être Mme Crispin, convoite, elle aussi, un joli legs. Elle tient le neveu et le serviteur au courant des intentions du

sexagénaire, et, comme il a fait appeler deux notaires, leurs cœurs battent d'espoir. Quelle est leur surprise et leur dépit : Géronte a fait mander les deux hommes de loi non pas pour leur dicter un testament, mais un contrat. Séduit également par les charmes d'Isabelle, il la demande en mariage. Isabelle s'indigne, et il y a de quoi ! J'ai même trouvé (l'esthétique changeant avec les années) quelque chose d'un peu pénible aux déclarations d'un vieillard cacochyme, coiffé d'un bonnet de coton. Mais Isabelle est fille docile, elle croit, d'autre part, qu'Eraste approuve les projets de son oncle, et elle consent à ces déplorables fiançailles ! Tout serait perdu sans l'artifice de Lisette qui va quérir en toute hâte Clistorel, l'apothicaire, et l'instruit soigneusement de ce qu'on attend de lui.

Ah ! le pauvre Géronte n'en mène pas large ! Clistorel le houspille de belle manière ! A son âge, malade, perclus, songer à se marier ? Se donner les soucis, les tracasseries d'un ménage, choisir une jeune femme qui l'entraînera dans les fêtes et les plaisirs ? C'est vouloir rechercher la mort ! Pour lui, Clistorel, il ne s'en mêle plus ! il remporte ses fioles et cesse ses soins à un aussi absurde malade. Et, après avoir étourdi Géronte par un flux de paroles et une gymnastique désordonnée, l'avoir voué aux pires infortunes et aux maux les plus cruels, il l'abandonne anéanti, mais bien résolu à demeurer célibataire. Et le rideau tombe sur le spectacle de cet effondrement.

Ce premier acte qui contient un exquis chant d'amour soupiré par Eraste, une aimable rêverie de Lisette aspirant à la vie champêtre, nous a montré le joli archaïsme de la musique de Georges Pfeiffer. Son œuvre a l'unique défaut d'être un peu trop délicate pour la bouffonnerie excessive de Regnard, mais nous aimons mieux la voir ainsi que trop vulgaire, la musique supporte mal l'excès de gaité.

Nous avons pu juger aussi l'excellence des interprètes, l'exubérante Mme de Craponne (Lisette), la charmante Mlle Eyreams (Isabelle) qui ferme un peu trop sa diction dans les notes élevées, leur enlevant ainsi un peu de rondeur. Le délicieux ténor Carbonne (Eraste) ne doit pas se repentir d'avoir remplacé presque au pied levé son camarade Cazeneuve. Grivot a composé un Géronte amusant, qu'on plaint cependant d'être ainsi bafoué. Quant à Crispin (Jean Périer), c'est au cours des actes suivants que nous pourrions complètement juger le talent avec lequel est composé son



personnage de valet fripon, menteur et retors, que son esprit fait légèrement excuser. Lisette, par la naïveté de l'extase où elle est devant lui, arrive à nous convaincre de l'excellence de son choix.

Donc, à l'acte suivant, nous voyons Géronte revenu de ses projets matrimoniaux et disposé à rédiger son testament. Seulement, il s'avise d'y vouloir spécifier des legs importants en faveur d'arrière-cousins qu'il n'a jamais vus : un cousin brutal et grand buveur, une cousine confite en malveillance et ne rêvant que procès. Il n'importe, ces parents ont annoncé leur visite et Géronte compte leur faire et bon accueil et large part dans son héritage. Le danger est pressant, voilà le mariage d'Eraste et celui de Crispin bien compromis ! Le valet a tout à coup une idée de génie ! Il va revenir successivement, costumé et grîmé, en brutal pressé d'hériter, puis en alliée mielleuse et despote. Le pauvre Géronte, ahuri, effaré, presque battu, jure de les exclure et de tester uniquement en faveur d'Eraste. Tout ceci est d'une inimaginable drôlerie, et l'original Jean Perier y déploie ses qualités d'extrême comique frisant la charge sans y tomber tout à fait.

Le dernier acte débute au milieu des pleurs de Lisette, des lamentations de Crispin et des soupirs d'Eraste. Le pauvre oncle, trop secoué par ses rudes visiteurs, est mort.... et ce qui semble plus grave à nos trois personnages, il est mort sans avoir désigné son neveu comme Légataire Universel. Eraste est navré, non par amour du lucre, certes ! mais pour Isabelle, qu'il perd définitivement. Crispin, cette fois encore, sauvera la situation. On annonce les notaires, qui n'avaient encore pu se rendre à l'appel de Géronte, et qui ne savent rien. Que faire ? Les renvoyer.... Non pas, qu'on les introduise. Et voici nos hommes de loi opérant une de ces entrées solennelles, à grandes révérences, dont le XVII<sup>e</sup> siècle tirait ses meilleurs effets de fou rire. La partition de Pfeiffer souligne drôlement cette entrée et c'est une des pages qui a obtenu le plus de succès. Voici les notaires en face de Géronte, un Géronte bien emmitoufflé dans sa robe de chambre, son bonnet de coton, et dont on distingue à peine la figure et la voix. Vous avez deviné que Crispin a assumé ce rôle périlleux et qu'il se fait un mince scrupule de manquer au respect dû aux morts. Il entre si bien dans son rôle qu'après avoir laissé tout son bien supposé à Eraste, il fait spécifier la donation d'importantes sommes à Lisette, servante dévouée et à Crispin, modèle des valets. Les notaires se retirent pour rédiger l'acte et Crispin s'abandonne à l'allégresse, quand Lisette revient, effarée, blême, hors de soi : le spectre de Géronte lui est apparu ! Pas du tout, c'est le vieillard lui-même, revenu d'un long évanouissement aux funèbres appa-

rences. Il s'agit à présent de lui faire approuver le testament qu'il aurait soi-disant dicté, et les trois héritiers, aidés des deux notaires y parviennent en un sextuor comique et bien écrit où la phrase : C'est votre léthargie » revient comme un refrain. Donc Crispin et Lisette vont pouvoir s'épouser, à moins que Géronte ne vive assez longtemps pour déjouer leurs avarés calculs. Eraste sera heureux, la romance du premier acte qu'il chante tendrement à Isabelle efface un peu ce que son rôle pourrait avoir de pénible. Une pièce moderne, construite sur ces données, serait inadmissible, mais il est entendu que nos arrière-ancêtres avaient sur certains points moins de préjugés que nous. La clôture annuelle de l'Opéra-Comique a interrompu trop tôt le succès de la pièce, que nous reverrons à la rentrée. Elle était accompagnée sur l'affiche de *Cavaliere Rusticana*, avec la belle voix de M<sup>me</sup> de Nuovina, qui a donné également quelques représentations de *La Navarraise*, dont le succès n'est pas épuisé.

Et maintenant, chères lectrices, passons les Alpes de compagnie afin d'aller ouïr à Genève les derniers échos du festival donné pour célébrer la fondation de l'Association des Musiciens suisses. Cette solennité a duré trois après-midi et deux soirées, il a fallu entendre cinquante compositions de vingt-sept compositeurs différents. Impossible de passer tout en revue, impossible aussi que tout ait été d'égale valeur. Une œuvre symphonique d'un très jeune auteur, C. Bloch, intitulée : *Vivre.... Aimer*, a eu un énorme succès ; l'auteur possède une ardeur et un élan communicatifs ; souhaitons qu'en acquerrant plus de pondération et moins de fougue, M. Bloch ne perde rien de sa personnalité puissante. Un oratorio de Gustave Doret a été apprécié de façons différentes ; les musiciens avancés le trouvent généralement dépourvu des qualités qui abondent dans *Vivre.... Aimer*. Jacques Dalcroze, bien connu chez nous, a eu la chance d'avoir son beau concerto exécuté par le remarquable violoniste Marteau, et ses mélodies chantées par M<sup>me</sup> Faliéro-Dalcroze. Somme toute, la musique suisse a prouvé qu'elle possédait une force, une ampleur et une science qui n'étaient connues que par des exceptions ; peut-être cette fête aura-t-elle le résultat de faire exécuter dans nos concerts un plus grand nombre des œuvres entendues à Genève.... quand nous serons à court de compositeurs français.

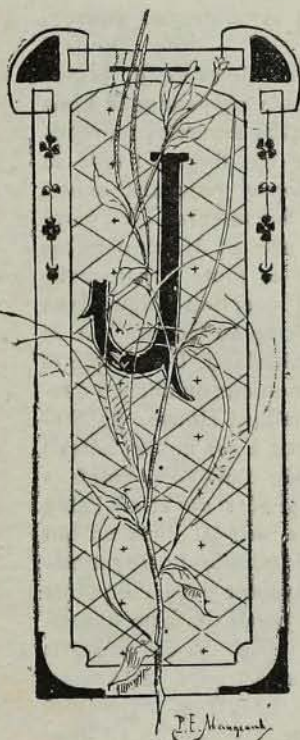
LOUISE DE CLAVES.

Vous aurez rectifié vous-même, chères lectrices, l'erreur typographique qui dans ma dernière causerie me fait parler de Cheslo, violoniste inexistant, alors que j'avais louangé Enesco, comme il sied.





## CAUSERIE DE QUINZAINE



Le débarque de Londres, chères amies. Voulez-vous que nous en causions ensemble? Aussi bien, que vous dire de Paris, que tout le monde déserte en ce moment?

Vous décrirai-je l'impression grandiose et sombre de la *Tour*, les merveilles artistiques de la *National gallery*, les splendeurs entassées dans le *Musée de Kensington* ou dans le *British Museum*? Il me semble que ces grandes choses nous sortiraient du ton amical de nos Causeries, et je préfère vous envoyer quelques notes familières sur tout ce qui différencie Londres de Paris, dans les détails et dans l'ensemble.

En effet, la première impression, en arrivant en Angleterre, est celle d'un changement complet; évidemment la mer creuse entre deux contrées un abîme qui interdit les nuances préparatoires des autres frontières; fleuves, montagnes ou bien lignes un peu indécises permettent des rapports qui forment une zone quelque peu neutre entre deux pays. Les rencontres, les visites, parfois les alliances, établissent des liens qui atténuent des deux côtés les signes extérieurs de race et les rendent moins frappants tant au moral qu'au physique. Avec l'Angleterre, rien de semblable; le Dieppois, le Boulonnais, le Calaisien ne nous préparent nullement à l'Anglais, et, après une rapide traversée, dès notre premier pas sur le sol britannique, nous avons le sentiment très net que rien de ce que nous allons trouver ne ressemblera à ce que nous avons laissé. Du train qui nous entraîne, la verdure même nous semble d'une autre teinte que dans nos paysages normands; l'aspect des

villages est également différent, leurs maisons alignées, toutes semblables, rappellent les cités ouvrières de nos villes de l'Est.

Ce n'est que le début, l'impression s'accroît bien davantage en arrivant à Londres et pourtant, en cette saison qui est la sienne, la cité du brouillard et de la fumée a un aspect très riant. Beaucoup de fenêtres sont garnies de fleurs, et ces décorations de marguerites et de géraniums à branches retombantes, mettent une note de gaieté bien nécessaire, aux maisons de briques rouges, toutes pareilles d'architecture, pendant des rues entières.

Les vastes constructions divisées en appartements sont tout à fait l'exception; à part les grandes habitations des quartiers riches, chacun s'établit dans un *home* particulier et tout en hauteur. Sous-sol pour les cuisines et dépendances, puis un rez-de-chaussée et deux ou trois étages à deux pièces, éclairées par des *bow windows* ou des fenêtres à guillotine.

La physionomie des rues de Londres est très différente de celle des nôtres; dans le plus prodigieux mouvement, il y règne un ordre complet et un silence relatif, on n'y entend même pas le fouet des cochers, qui, pour la plupart, ne s'en servent jamais.

Ces automédons n'ont pas de costume distinctif; perchés derrière leur *hansom*, ou sanglés sur le haut siège d'un omnibus, ils portent aussi bien le haut de forme que le canotier ou le chapeau mou; quelques-uns adoptent la redingote noire et la cravate blanche; d'autres, le veston et la cravate multicolore; les règles de gauche et de droite — inversement appliquées qu'en France — ne sont jamais transgressées; il y a peu d'automobiles et leur allure est fort surveillée par les policemen. Providence de tous, ceux-ci par un geste et deux mots remettent tout en ordre; voilà des hommes qui n'auront pas à rendre compte de paroles inutiles, croyez-moi. Leurs brèves indications sont indispensables aux étrangers qui veulent se servir des omnibus. Ces véhicules sont légion et très amusants à voir prestement évoluer; ils arborent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, on paie à la distance, les voitures aussi; vous jugez quelle dif-



ficulté quand on ne sait trop où on va, d'autant que leur destination disparaît presque sous les affiches. La réclame est là-bas au moins aussi intense qu'ici, elle s'étale même sur les marches des escaliers. Dans l'intérieur des omnibus, elle revêt cette forme de l'esprit anglais qui s'appelle l'*humour*. En voulez-vous des exemples : on représente un gros chat en conversation avec un de ses congénères étique :

— Comment ça va, pauvre vieux ? pas fort, me semble-t-il, je gage qu'on te nourrit avec le lait \*\*\* ; moi, je ne bois que la marque \*\*, aussi quelle différence !

A côté, un cafard sort d'une maison, traînant sa valise ; un cloporte bienveillant l'interroge :

— Encore en déménagement, ami ?

— Oui, ils ont acheté de la poudre \*\*, je ne peux y tenir, je file bien loin.

Vous parlant surtout des différences entre les deux pays, rien à dire des magasins bien semblables aux nôtres, sauf pour les *rendus* chers aux Parisiennes qui y sont inconnus. Les Anglaises sauraient-elles mieux ce qu'elles veulent que les Françaises ? Qu'en pensez-vous d'après cet indice ?

Au théâtre, changements à noter : on n'y porte pas de chapeaux ; le vestiaire n'existant pas, même dans les stalles, on garde sa sortie de bal. Les décors donnent, bien plus qu'en France, l'illusion de la réalité ; les arbres ne sont pas en carton plat sans reliefs, ils ont des troncs autour desquels on tourne, des feuilles qui paraissent véritables, les brins d'herbe sortent de la mousse ; on nous a dit d'ailleurs qu'un des grands décorateurs de Paris étudie en ce moment à Londres les améliorations à apporter à notre mise en scène actuelle ; nous verrons le résultat de ses études l'hiver prochain, dans une pièce de Massenet, paraît-il.

Nous vous épargnerons le récit des difficultés qu'éprouvent nos estomacs français à se résigner à la cuisine britannique ; le pain n'est pas mangeable et vous vous imaginez facilement la saveur de tous ces légumes cuits à l'eau.

Les toilettes des femmes sont rarement très seyantes, nous le constatons à un très aristocratique mariage ; à part les chapeaux, réussis pour la plupart, l'ensemble était loin de l'élégance parisienne.

— Et la mariée ? me demandez-vous.

C'est là que je vous attendais, le mari et la mariée étaient... en costume de voyage, la jeune fille, qui

appartenait à la maison de la défunte reine comme demoiselle d'honneur, avait donné cette forme à son deuil et à ses regrets.

En effet, bien que le deuil ne soit plus officiel, il est toujours porté par beaucoup, et tout le pays est encore ébranlé par la disparition de celle qui régna soixante ans sur lui, et semblait à tous comme une institution que le temps continuerait à respecter.

Un ouvrier nous disait :

— Tous les Anglais ont cru perdre une parente qu'ils aimaient et qui leur était aussi très attachée.

Différence à souligner : aucun de nous a-t-il jamais l'illusion d'être très aimé de nos gouvernants ?

En raison de cette mort et de ce deuil, la vie mondaine est depuis des mois suspendue à Londres ; à peine depuis quelques semaines reprend-elle un peu sous prétexte de charité : telle la grande fête de Stafford House pour une œuvre semblable à celle de nos Sauveteurs. La guerre sud-africaine ayant amené un vrai déficit dans les recettes, la famille royale et toute l'aristocratie anglaise avait organisé une réception unique dans la princière habitation offerte au comité par le duc et la duchesse de Sutherland. Un mot de la reine Victoria vous peindra mieux qu'aucune description la splendeur de Stafford House. Sa Majesté y venant en visite disait à ses nobles hôtes : « — Je viens de ma maison dans votre palais. » Les salons magnifiques, en général ouverts à l'élite seulement, accueillaient ce soir-là, dans un but charitable, avec toute l'aristocratie du Royaume-Uni, ceux et celles qui avaient payé cinquante francs l'honneur de faire partie de cette assemblée. Pour le souper, les tables de dix couverts étaient à douze cent cinquante francs, et le nombre des places étant limité, beaucoup majorèrent les prix pour y prendre place. Quoi qu'on en dise, vous voyez que nos voisins ne sont pas encore ruinés à plate couture, ils gémissent fort pourtant sur l'impôt de 20 cents sur la livre de thé, mais ceux qui gémissent n'étaient pas à Stafford House probablement.

Que de choses à vous dire encore, chères lectrices, et n'avoir plus que la place de vous confier que si les voyages sont ravissants, il est bien doux de se retrouver dans son cabinet de travail, envoyant son affectueuse pensée à ses jeunes amies du Journal !

EDMÉE.

